

Plutarque a-t-il menti ?

L'Opinion de Jacques Bonhomme poilu inconnu

(Suite)

Avoir un démon familier est un privilège d'Etat-Major qui ne m'est pas donné. Je ne m'en plains pas. Celui de M. de Pierrefeu parle et raisonne comme une vieille douairière fervente aux séances de l'Académie, et qu'un singulier hasard aurait faite capable d'enchaîner trois idées se suivant. Celui du général le fait marcher en « maniant la cravache », ce qui est essentiellement militaire ou colonial, et il est réellement aussi terne que les vieux généraux en retraite qui fréquentent le salon des vieilles dames amies de M. Do mic.

Il n'y aura donc ici de dialogue qu'entre mon collaborateur Jacques Bonhomme et moi-même. Ma personnalité n'y jouera que le plus humble rôle, car la plus grande part du travail revient à mon camarade et inspirateur. J'ai la certitude de n'avoir été, dans ce livre rapidement écrit, sans que ma main ait une fois hésité, qu'un médium, de la catégorie de ceux qu'on nomme médiums écrivains.

Mieux, penché sur mon épaule, assis sur ma table ou à mes côtés, Jacques Bonhomme était là, visible quand j'écrivais. Il dictait. Sa puissance et son calme s'étaient emparés de la pièce, dominaient mon âme, comme ils emplissent le monde.

Dédaignant tout préambule oratoire, il faisait revivre des souvenirs que nous avons tous fiévreusement vécus.

La stabilisation du front et la ruée des appétits

Ah ! la bonne, l'admirable, la splendide victoire de la Marne.

On oublie le prix qu'a coûté cette gigantesque et ridicule bataille indécise dont elle fut l'heureux épisode, qui nous sauvait. On oublie le prix qu'a coûté le plan XVII de « Joffre et Cie » qui nécessita ce rétablissement, cette colère du désespoir.

On oublie que, sous l'effet de ce sursaut d'un peuple aux abois, toutes les erreurs ont été balayées. Nous les avons vus, à ce moment, tous nos chefs anxieux, trembler de ce qu'il adviendrait. On n'osait pas songer à l'avancement, aux croix possibles. Une vraie fraternité avait uni, quelques semaines durant, le soldat et l'officier combattant. Dans les moments de pénurie et d'angoisse, le même pain se rompait, le même manteau abritait un sommeil fiévreux. Morgue et distance s'évanouissaient.

Craignant de ne pouvoir sauver son armée, le Grand Etat-Major désemparé se demandait d'où viendrait le salut. Effondré de la chute de ses illusions, il mentait au pays, mentait à l'armée, très pâle, interrogeant le mutisme obstiné de Joffre.



(Dessin de Masereel.)

Dans ce désarroi, il avait suffi d'une énergie, d'une volonté, d'une pensée forte imposée avec persévérance.

Galliéni. A tort ou à raison, son nom symbolise l'idée saine, la seule idée qu'il fallait avoir : revenir aux théories dites surannées : on doit défendre ses places. Une place forte, nœud de routes, de chemins de fer, centre industriel, centre d'approvisionnements, a sa valeur. Ce n'est pas seulement une image sur la carte, une tache sur le tapis vert du jeu.

Au-dessus des événements, l'idée vieille et saine de défensive contre la vaine stratégie des petits Napoléons d'école, contre les C. Q. G. allemand et français, voilà ce que symbolise pour nous le nom de Galliéni. L'homme ou la réalité de tel ou tel fait importe peu.

Von Kluck néglige Paris pour courir à nos armées. C'est la faute ennemie. Tout le monde connaît l'histoire de « Kriegpiel » d'avant-guerre : de la répétition générale de cette manœuvre, où Von Kluck fut tancé par ses maîtres pour s'être laissé aller à la doctrine en défaveur. Il faut croire qu'il n'avait pas une idée bien arrêtée sur cette grave question. A moins que l'esprit de discipline ne l'ait emporté chez lui sur la conviction militaire. Il manque l'occasion de se couvrir de gloire chez les siens. Paris est sauvé. La France est sauvée. (1)

Galliéni manœuvre, nos armées se jettent en avant. Après la honte récente de la défaite, de la retraite, et, par endroits, de la déroute mêlée au flot de populations fuyant ; après la rage du recul, elles connaissent la joie farouche des poursuites.

Dès lors, on sait : la guerre apparaît telle qu'elle est,

(1) Donc, bien qu'à un degré moindre, le Commandement allemand commettait, dès avant la guerre, des erreurs symétriques aux nôtres, et tente de les reprocher également aux hommes politiques.

Par malheur pour nous, la sottise de Von Kluck ne vient qu'après celle de nos tacticiens, et le territoire était livré aux mains de l'ennemi avec sa houille du Nord, et son fer de l'Est, lorsque l'équilibre s'établit entre les fautes des stratèges et politiques adverses.